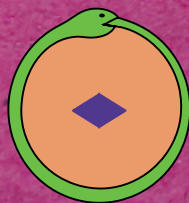
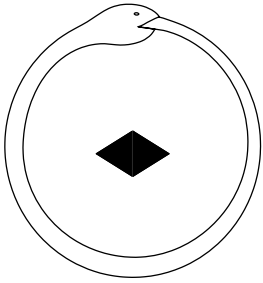


LE MONDE EST DÉJÀ
INCROYABLEMENT ENCHANTÉ
Natasha Myers



cahiers
SELVAGEM



LE MONDE EST DÉJÀ INCROYABLEMENT ENCHANTÉ

Natasha Myers

Ceci est la transcription et la traduction d'un entretien avec l'anthropologue Natasha Myers, réalisé dans le cadre du festival [Agir pour le Vivant](#), le 23 août 2021.

Natasha a participé par vidéo à la [table « Être un arbre »](#), qui a réuni en personne le botaniste Francis Hallé et l'écrivain Alexis Jenni à Arles, en France.

Je m'appelle Natasha Myers et je suis anthropologue des plantes, mais j'étudie également toute une série d'autres sujets. Tout d'abord, j'ai été biologiste moléculaire des plantes à la fin des années 1990. J'étudiais comment le méristème floral s'organise pour former une fleur – et cela me fascinait. À cette époque, j'étais déjà passionnée par les plantes, mais j'étais aussi danseuse. Mon travail chorégraphique et mon questionnement sur les mouvements du corps humain se sont rapidement mêlés à mes études en biologie de telle sorte que cela a définitivement changé ma façon de comprendre la manière dont les plantes poussent et se meuvent.

J'ai alors commencé à penser en termes de mouvement et j'ai progressivement délaissé les sciences pures pour m'intéresser à la manière dont les pratiques scientifiques pouvaient intégrer la connaissance du corps – comme, par exemple, la connaissance que j'avais du monde vivant à travers ma pratique de la danse. Je me suis ensuite tournée vers un nouveau domaine de recherche en sciences et technologies, où l'on questionne la manière dont les sciences et les techniques construisent leurs savoirs. Plus tard, j'ai basculé vers le monde de l'anthropologie et j'ai trouvé le moyen d'intégrer ma passion des plantes dans mon travail anthropologique. Ainsi, je dirais que mon amour obsessionnel pour les plantes, cultivé depuis le début des années 1990, a trouvé son chemin dans mes recherches scientifiques et créatives. Mon objectif est d'étendre le champ de l'investigation anthropologique, d'aller au-delà de notre

propre sociabilité, de nos propres existences, et de nous inclure dans quelque chose de plus qu'humain. C'est ma façon de penser au « nous », la formation collective qui nous permet d'être humains. C'est une façon de reconnaître que nous devenons humains au travers de nos relations avec tous les autres êtres vivants, c'est un geste qui nous permet d'envisager des formes d'*agentivité*¹ que nous réservons traditionnellement aux humains et qui tente d'élargir notre compréhension des pratiques, des plaisirs et des désirs de vies autres que les nôtres.

Vous savez, trop souvent le problème avec les humains est le problème de savoir ce qu'est l'humain et de comment circonscrire cette question. Nous devons effectivement réfléchir à la formation de l'humain, mais aussi à ce qui se trouve au-delà. Et il y a tant de choses à découvrir qui vont au-delà de nos petites personnes. Reconnaître véritablement notre humanité, c'est nous reconnaître en tant que collectifs, reconnaître les forces et les formes de vie qui nous donnent la vie, comprendre que notre nourriture, notre substance même, le substrat sur lequel nous vivons a été fabriqué par les plantes. Elles ont façonné cette planète pour la rendre habitable et respirable pour nous. Comment commencer à comprendre leur *agentivité* sur notre formation ? Il est possible de développer un sens beaucoup plus profond de notre propre humanité si nous commençons à reconnaître que notre humanité fait partie d'un monde qui est construit et dominé par les plantes, qui est dirigé par les plantes, qui est organisé par les plantes. Cela générerait une sorte d'humilité vis-à-vis de la vie collective sur cette planète. Si nous nous demandons ce que nous pouvons apprendre des plantes – si nous considérons que nous procédons des plantes et que nous n'avons pas le contrôle ou que nous ne jardinons pas pour décider qui pousse et où. Si nous étions intimement convaincus que nous procédons des plantes, nous entretiendrions avec elles des relations très différentes, qui seraient de l'ordre de la révérence. Nous reconnâtrions alors ce qui nous donne la vie et ouvririons notre esprit afin d'imaginer une enveloppe beaucoup plus grande qui rassemble tous nos corps de chair et de sang ainsi que toutes les plantes qui nous font vivre.

1. Dans le domaine de la sociologie et de l'anthropologie, ce concept fait référence à la capacité d'un individu à agir de manière indépendante (N.T.).

L'idée d'*anthropos* est généralement centrée sur l'être humain, ce qui semble normal, mais je joue un peu avec le vocabulaire, en formant des mots qui nous permettent de produire des inclusions qui reconnaissent que l'humain est toujours inscrit, formé et nourri par les plantes.

En même temps, l'idée n'est pas que l'un domine l'autre : il s'agit d'une relation, et c'est pourquoi je privilégie le *planthropos* par rapport à l'*anthropos* en tant qu'agent, le collectif dont nous devons tenir compte lorsque nous prenons des décisions sur la façon dont nous nous déplaçons dans le monde, dont nous construisons nos villes, dont nous interagissons avec les territoires, avec notre nourriture et avec absolument tout le reste. Inclure les plantes dans ce *planthropos* nous donne une vision plus large de ce qu'est réellement l'humanité, mais aussi de l'impact de nos actions sur le monde. Si nous avons un complice, quelqu'un qui nous oxygène, un être qui nous donne le souffle de vie et nous permette simplement de vivre, comment en prendrions-nous soin ? Comment reconnâtrions-nous et honorerions-nous cette relation ?

La plupart des idées avec lesquelles je joue aujourd'hui concernent cette connexion profonde. Cela n'a pas de sens que les humains se mettent à l'écart et se retirent du monde vivant pour regarder la vie se dérouler sous leurs yeux en s'en lavant les mains. Je parle d'un monde d'intégration qui entrelace nos vies avec les rythmes et les pratiques des plantes. C'est une manière d'imaginer l'avenir radicalement opposée à celle de ceux qui pensent que le monde ne se guérira qu'en se débarrassant des humains. Je pense que nous sommes responsables de ce grand bazar, mais nous devons rester ici et revoir nos relations afin de faire mieux sur cette planète.

Ce que j'aime dans ce concept de *planthropos*, c'est sa capacité d'ouverture maximale, mais aussi le fait qu'il nous donne la possibilité de reconnaître que nous avons des responsabilités. Il reconfigure complètement la carte et nous met face à notre responsabilité de nourrir les plantes à notre tour. C'est un appel à prendre soin des plantes qui nous entourent, à construire de nouvelles relations avec elles – en particulier avec celles qui vivent en pot dans nos appartements – à nous demander si elles ont assez d'eau, assez de lumière. Quels services pouvons-nous leur offrir pour mieux vivre dans le monde dans lequel elles sont immergées,

où elles purifient notre air, fournissent notre oxygène, métabolisent notre carbone ? Nous devons reconnaître notre complicité et notre rôle dans leur bien-être.

Ce que j'adore faire, la chose la plus simple qui puisse me procurer de la joie, c'est participer à la vie des plantes qui connaissent le plaisir de la pollinisation. On peut faire quelque chose d'aussi simple que de prendre la tige d'une carotte encore attachée à l'extrémité de la racine et, au lieu de la jeter dans le bac à compost, vous la plantez dans le sol. Elle va pousser, fleurir, donner des graines et peut-être que ce geste de votre part attirera des insectes pollinisateurs, nourrissant ainsi les alliés des plantes. C'est ce que j'ai fait l'été dernier : j'ai récupéré des carottes dans ma cuisine et les chenilles ont réussi à trouver le moyen de se nourrir du feuillage jusqu'à leur métamorphose en papillons. J'aime l'idée que nous pouvons participer activement aux relations et aux plaisirs nécessaires à la survie des plantes, et j'appelle ce souci des êtres au-delà de nous-mêmes « un service à la communauté non-humaine ».

L'une des choses les plus violentes que les sciences de la vie aient faites au monde vivant est de rendre le plaisir, le jeu et le désir absolument impensables pour les êtres autres que les humains. J'appelle cela le mécano-anthropomorphisme car nous avons réduit l'ensemble des êtres vivants à n'être que des machines, et donc des outils à notre disposition, des ressources, des matières premières pour nos propres technologies. Nous transformons le monde en un automate ou un mécanisme aveugle aux ordres d'un code génétique. Toute ma recherche, tout au long de ma vie, est axée sur la manière dont les sciences de la vie appréhendent le monde comme un mécanisme – et sur la recherche de solutions pour briser ce sortilège qui formate la façon dont nous racontons les histoires du monde vivant. Si nous refusons le désenchantement provoqué par les sciences, si nous reconnaissons que le monde vu à travers ce désenchantement est incomplet et qu'il y a un bouillonnement d'histoires qui émergent de toutes parts à travers les histoires racontées par les sciences de la vie, nous pourrions nous libérer de ce filtre qui voit tous les êtres comme des matériaux disponibles pour notre domination et notre utilisation. Pour moi, c'est une forme d'activisme que de modifier et de retravailler les récits de la science, d'évoquer d'autres façons de penser

le monde vivant et de reconnaître que de nombreux efforts sont faits pour provoquer le désenchantement. Mais c'est précisément l'échec du désenchantement qui nous permet de reconnaître que le monde est déjà incroyablement enchanté. C'est un concept qui me fait beaucoup penser aux brillantes contributions que le travail de Vinciane Despret m'a apportées. Cela m'a beaucoup aidé à reconnaître la violence inhérente aux pratiques scientifiques consistant à réduire le monde vivant à un tas d'objets. Mais c'est aussi une ouverture à la restauration du monde vivant par une forme de reconnaissance de pratiques telles que le plaisir, la sexualité ou la sensualité des rencontres pollinisatrices entre plantes et animaux, ou encore le plaisir des insectes à grignoter une feuille, ou bien le plaisir que les plantes ressentent lorsqu'elles peuvent capter un peu mieux la lumière du soleil ou purifier l'eau. Nous nous ouvrons ainsi à de nouvelles formes de relations où nous comprenons que tout être vivant qui ressent le monde mérite notre respect – et je tiens cela de Merleau-Ponty – cette forme de conscience sensible qui nous permet de renouveler complètement nos relations avec les plantes, de mieux les comprendre dans leurs différences. Non pas pour les considérer comme nous-mêmes, dans une forme d'anthropomorphisme, mais une manière d'apprendre à *végétaliser* nos propres tissus pour apprendre à ressentir et à goûter le plaisir que peut éprouver une plante. Nous avons beaucoup de travail à faire en tant qu'êtres humains à qui l'on a si bien appris à dévitaliser le monde. Mon travail consiste à être capable de changer cette histoire.

Je pense qu'il est vraiment important de changer cette histoire et je suis très intéressé par les moyens possibles de modifier nos imaginaires : comment changer le ton, la texture, la manière et les fondements de notre vision du monde ? Cela exige des expérimentations radicales, il faut aller à l'encontre des évidences et de ce que nous prenons pour la vérité. Je m'intéresse particulièrement à notre « sens commun », notre sens du bien et du mal, et à la manière dont ce sens commun a été influencé par toute une série de pensées problématiques, allant du colonialisme au capitalisme. C'est du sens commun, par exemple, de penser aux forêts en termes de « services écosystémiques ». Je veux rompre avec cette manière de penser et éveiller de nouvelles formes d'imagination.

Et la meilleure façon de le faire n'est pas l'argumentation. Nous avons besoin d'être hypnotisés, nous avons besoin d'être attirés par des manières totalement différentes de rêver. En ce sens, les incantations sont intéressantes, ou la manière dont il est possible de lancer un sort pour briser le sort qui agit encore sur nous à ce moment-là. Et puis l'imagination doit être vraiment radicale, venir d'un horizon totalement nouveau. Les plantes sont incroyablement généreuses, elles donnent beaucoup. Il est nécessaire de leur demander la permission lorsqu'on développe notre relation avec elles. Mais quand la relation est bonne, elles sont incroyablement généreuses avec leur sagesse, avec leur connaissance du monde, avec les expériences radicales qu'elles font dans le monde qui les entoure. Elles veulent partager, donc si vous êtes ouverte ou ouvert à cela, de manière profonde, alors il y a beaucoup à apprendre. Si nous reconnaissons que les plantes sont des enseignantes, elles sauront nous apprendre comment soigner la planète, comment désintoxiquer notre monde. Elles savent comment prendre soin de l'air, comment aider le climat. Nous devons les écouter et apprendre à recevoir d'elles. Elles peuvent nous dire directement ce que nous devons faire et ce sont elles qui me donnent leurs instructions.

NATASHA MYERS

Natasha est professeur auxiliaire au département d'anthropologie de l'université de York et directrice du Plant Studies Collaboratory [Collaboratoire d'études des plantes], un groupe interdisciplinaire qu'elle a créé en 2011 et qui réunit des universitaires, des artistes, des médecins et des activistes pour faire germer de futurs *plantropocenos*, c'est-à-dire des décors dans lesquels les gens mettent en place des projets de solidarité avec les plantes pour faire germer des mondes habitables. En partenariat avec la danseuse Ayelen Liberona, elle réalise le projet audiovisuel [*Becoming sensor*](#) qui propose un regard décolonial sur le monde vivant et le (ré)éveil de notre attention aux formes de sensibilité non-humaines à travers des images et des sons kinesthésiques.

La production éditoriale des cahiers Selvagem est réalisée collectivement avec la communauté Selvagem. La coordination éditoriale des cahiers en français est faite par Christophe Dorkeld, qui a également traduit et retravaillé le texte de cet entretien.

L'édition en portugais de ce cahier a bénéficié de la collaboration de Luisa Morais, qui a transcrit et traduit le texte.

Plus d'informations sur selvagemciclo.com.br

CORREALIZAÇÃO



TRADUCTION

CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis quelques années dans l'État du Mato Grosso do Sul, au Brésil, il collabore également avec des communautés Kaiowá, Guarani et Terena dans le cadre de projets culturels.

Cahiers SELVAGEM
publication digitale de
Dantes Editora
Biosphère, 2022

